

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
La Rédaction à **SILVAIRE**
L'Administration à **Pierre MARTIN**

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

Rousset et ses juges

Je trouve que le cas du curé d'Igornay offre une certaine analogie avec celui de Rousset.

« Il y a un ratichon là-dedans, disent le commissaire et le juge chargés d'instruire dans l'affaire d'Igornay ; eh bien, son compte est bon, à celui-là ! »

Et de suite on fait les gros yeux à l'abbé Laroue : on l'emprisonne, on fouille dans sa vie privée, on incrimine dans son passé, on épluche ses actes... Le juge et le commissaire se frottent les mains, en signe d'allégresse.

Songez donc : pour un bon fonctionnaire combiste, le curé est un morceau de choix, d'en boulotter un de temps en temps est excellent pour obtenir de l'avancement. On fait sa cour comme on peut, aux maîtres du jour.

« Puisque vous étiez présent lorsque fut commis le meurtre de Brancoli, dit le lieutenant Pan-Lacroix à Rousset, le coupable, ce ne peut être que vous. »

Malgré l'absence de toute preuve : malgré les contradictions dont s'entremêlent les déclarations des témoins, Rousset est emprisonné, mis au secret ; il est traité comme le pire, comme le dernier des criminels ; il a beau crier, clamer, hurler son innocence, il doit être le coupable que l'on condamnera sévèrement, que l'on supprimera peut-être. Les officiers, ses juges, en ont décidé ainsi.

**

Le curé d'Igornay a des amis puissants qui, sans doute, ne l'auraient pas abandonné à son triste sort. Si un des assassins du marguillier n'avait point affirmé que le prêtre était absolument innocent du meurtre qu'on lui reprochait, et qu'on l'eût condamné, tout le clan clérical se fût levé ; on aurait crié au déni de justice, à la honte, à l'infamie ; même parmi les irréligieux, les areligieux, les j'm'en foutistes, les pères tranquilles sans foi ni dieu, l'abbé aurait trouvé des partisans, des défenseurs, l'affaire était passionnante, elle eût été la cause d'interminables et ardentes discussions au café, entre deux manilles.

Mais Rousset...

Ah ! Rousset, c'est autre chose ; il n'est pas curé, sa parole n'a point mis de baume sur les chagrins des petites vicomtesse châtélaines, il ne connaît pas les gestes bénisseurs, il n'est pas onctueux, papillard, doucereux. C'est un homme, un vrai, un gars du peuple, il est de chez nous, avec nous. Comment voulez-vous alors que les plumitifs en dentelles, les humanitaires de haut lieu, les philanthropes blasonnés s'intéressent à lui ?

Encore, bien que laïc, s'il était millionnaire, s'il était apparenté avec les familles notoirement galetteuses de France et de l'étranger, nous verrions des apôtres, brandissant le sacré flambeau de la vérité, surgir de leurs coquilles au fond desquelles ils sommeillent depuis l'affaire Dreyfus. Nous verrions accourir, plume en avant, la phalange glorieuse des intellectuels, prête à aligner des phrases redondantes pour sauver un homme, pour servir la justice, la vérité, l'humanité, que sais-je encore ? et aussi... pour passer à la caisse.

Mais le sauvetage de Rousset ne peut rapporter ni argent, ni lauriers.

Dans ces conditions, comment voulez-vous trouver quelqu'un — j'entends quelqu'un de bien, d'illustre — qui veuille s'occuper du cas de ce simple soldat, de ce purotin ?

**

Le curé d'Igornay fut arrêté d'abord parce qu'il était curé, ensuite parce que deux vauriens, coupables eux, l'accusaient.

Rousset fut accusé d'avoir poignardé

son camarade Brancoli, et emprisonné parce qu'il est Rousset, parce qu'il osa dire la vérité sur la mort d'Aernoul, vouant ainsi au mépris public des brutes sadiques comme Sabatier, Beignier et Casanova, et parce que les individus soupçonnés, enchantés de voir que l'on avait immédiatement songé à accuser Rousset, s'empressèrent à leur tour de faire chorus avec leurs chefs, afin de se tirer d'affaire.

L'officier instructeur entra deux fois par jour, quelquefois trois, les autres témoins du drame, Sauval, Bintein et Bordessouli.

« Vous êtes soupçonnés, leur dit-il, d'avoir trempé dans le meurtre de Brancoli, mais je dois vous dire que, moi je soupçonne fort Rousset d'avoir commis ce meurtre, hein ! qu'en dites-vous ? »

« Lieutenant, vous avez raison, s'exclament les trois larrons, c'est Rousset qui a frappé Brancoli ; nous, nous sommes innocents, tout à fait innocents ! »

« Je m'en doutais, dit l'autre, je vais vous faire remettre en liberté. »

Quel ineffable juge d'instruction que ce lieutenant Pan-Lacroix !

Brancoli, sur son lit d'hôpital, affirme, aux infirmiers et au médecin-major qui le questionnent, que ce n'est pas Rousset qui l'a frappé, et il supplie qu'on veuille bien enregistrer officiellement ses suprêmes déclarations, ne voulant pas, dit-il, que l'on persécute un innocent.

On fait part de l'ultime désir de ce mourant à Pan-Lacroix ; celui-ci répond : « Oh ! croyez-vous que le témoignage de ce Brancoli a quelque importance ? » (sic).

Enfin, il se décide tout de même à aller voir le mourant.

« Mon ami, dit-il à Brancoli, pourquoi vous obstinez-vous à prétendre que Rousset est innocent, que ce n'est pas lui qui vous porta le terrible coup de couteau dont vous ressentez aujourd'hui les douloureux effets ? »

« Je jure, dit Brancoli, que ce n'est pas Rousset qui m'a frappé ! »

« Ta ta ta... » dit le lieutenant, et il s'en va.

Le lendemain, notre brave officier instructeur, grand comme le monde, racontait à qui voulait l'entendre, que Brancoli ne voulait pas dénoncer Rousset, tout simplement parce que, croyant guérir, il voulait que son assassin restât libre afin de se venger soi-même.

Oh ! subtile logique des officiers d'Afrique...

**

Le curé d'Igornay avait contre lui, iugés pour le perdre, des anticléricals de gouvernement, bas et flagorneurs du Pouvoir, Homais de tribunal ; Rousset, lui, doit compter avec toute la coterie galonnée contre laquelle naguère il se dressa, et qui ne pratique point le pardon des offenses.

Ah ! vilain ! tu nous empêchas de danser joyeusement, jambes alertes et conscience calme, sur les tombes de nos victimes ; tu hurlas à la mort, chien maudit ; eh bien ! attends un peu !

Le choc des grands patriotes et ab-sinthistes, des chadés féroces, menace Rousset. L'heure de la vengeance va bientôt sonner ; le héros de Djenan-ed-Dar sera condamné, emmené en quelque pénitencier lointain où on le fera mourir à petit feu. Ce sera délictueux, et l'honneur de l'armée sera vengé.

Puisque Rousset n'est ni curé, ni millionnaire, puisqu'il ne peut, ne doit compter que sur nous, sachons le défendre, sachons combattre pour un des nôtres.

Laissons en paix les arrivistes et les arrivés de l'affaire Dreyfus.

Le spectacle lamentable que nous

donnent ces autres, qui furent sonores, doit décupler notre énergie.

A l'heure où paraîtront ces lignes, Rousset sera déjà devant se juges — et quels juges — réunis en conseil de guerre.

Par ordre, il sera condamné, malgré que soit connu de tous aujourd'hui le véritable meurtrier du malheureux Brancoli.

Il appartient au monde du travail tout entier de se soulever pour sauver Rousset et empêcher de pareils crimes de se continuer.

Eugène Péronnet.

AUX ETATS-UNIS

James Mac Namara condamné à mort.
Son frère est condamné à quinze ans de prison.

Des nouvelles étranges nous parviennent des Etats-Unis. Les syndicalistes et frères J.-J. M. Namara étaient accusés d'avoir fait sauter à la dynamite, en octobre 1910, les bureaux du Times, de Los Angeles, organe du général Otis. L'adversaire des syndicats ouvriers.

Une grande campagne de protestation fut menée pour prouver leur innocence. Et brusquement, alors que rien ne le faisait prévoir, ils viennent d'avouer d'être les auteurs de plusieurs attentats à la dynamite. Cela a exaspéré les socialistes et syndicalistes paix sociale, ainsi que le fameux Gompers, qui les déclare traîtres à la classe ouvrière et va même jusqu'à réclamer contre eux la peine de mort.

Ces nouvelles nous parviennent trop tard pour y ajouter de longs commentaires. Mais que penser de ces fripouilles et suiveurs de Gompers qui réclament contre les anarchistes la peine de mort ?

Bien qu'en France on soit tombé bien bas, un Compère-Morel ne va pas jusque-là. Que Gompers ne s'étonne pas, quand il viendra en Europe, s'il reçoit une retentissante gifle ou autre chose sur la figure.

E. D.

Pour le Pioupiou

Les flibustiers ou corsaires d'autrefois ne ravageaient pas toujours impunément les côtes plus ou moins lointaines. Qu'ils fussent aperçus par un vaisseau de guerre anglais ou français, ils étaient vite saisis puis pendus aux verges de leur propre navire, sans autre forme de procès.

Encore ces gens opéraient-ils pour leur propre compte. Les flibustiers de la finance ont trouvé moyen, eux, d'employer gratuitement des « défenseurs de la patrie » à leurs entreprises de rapinerie. C'est ce qu'on nomme l'expansion coloniale.

Au Maroc, en Chine, à Tripoli, on cent autres lieux, les flibustiers modernes ne se sont pas montrés moins féroces que leurs devanciers. Mais ils se sont paisiblement enrichis, et leurs tristes mercenaires ont été glorifiés.

Telle est la vérité que le *Pioupiou de l'Ponne* a répétée une fois de plus, cette année, aux conscripts. Le vaillant petit journal va passer de ce fait une sixième fois aux assises.

Une fête est donnée en sa faveur, samedi, à huit heures et demie, au Salon de la Porte Dorée, avenue Daumesnil.

Voilà une manifestation des plus intéressantes par ces temps de poursuites antimilitaristes à outrance. C'est donc un devoir pour les antimilitaristes de se rendre à cette fête.

Désarmons, nom de Dieu !

Ohé ! Hervé, ils vont bien tes amis, les guesdistes, il ne manquait plus que leur déclaration de guerre au syndicalisme révolutionnaire.

Dame ! après l'affaire Métivier, après le trouble jeté dans les milieux ouvriers par les bavardages intéressés du Cail-laux et de leur compère Lauche, ils ont peut-être cru le moment venu d'assommer, du haut de la tribune parlementaire, ce pelé, ce galeux coupable de tous les maux, le syndicalisme révolutionnaire.

Eh ! l'est peut-être bien de sa faute si Jaurès n'est pas président du conseil et Compère-Morel ministre de l'agriculture.

Voyons, est-il admissible que des ouvriers se passent de la tutelle, des lumières du Parti socialiste et émettent la prétention de faire leurs affaires eux-mêmes. Mais alors, à quoi vont servir les élus ? On les paye cependant assez cher, que diable ! Mais ça ne va pas se passer comme ça ; ils rouspètent les bougres et veulent gagner honnêtement leur argent.

Qu'est-ce qui m'a foutu un syndicalisme qui prêche l'antiparlementarisme, l'action directe ; ces théories sont bonnes tout au plus pour emmer... le gouvernement et l'empêcher d'appliquer les lois ouvrières, et puis elles effrayent la Bourgeoisie ; pas malin, après ça, si on applique les lois scélérates, si Julian et Ricordeau sont interdits de séjour, si Dumoulin passe en correctionnelle, si Vian, Dumont, Baritaud vont bientôt y passer à leur tour et si Broutchoux est menacé de la relégation.

C'est de la faute des énergumènes de la C. G. T. qui vont partout prêcher la violence, qui, par leur attitude, font le jeu de la réaction et légitiment les mesures coercitives prises contre la classe ouvrière.

Ghesquière, l'ami de Delory, le pourvoyeur de bague, se charge de lui dire son fait au syndicalisme français ; il n'y va pas par quatre chemins, le bougre : l'antiparlementarisme, l'action directe ! des foutaises bonnes à détourner les travailleurs de la seule action féconde en résultats :

La conquête des pouvoirs publics !

Oh ! il n'est pas à un mensonge près ; Les grèves ?... allons donc, elles aboutissent toujours à des défaites, et puis, faut bien le dire, si parfois elles sont sanglantes, c'est le fait des saboteurs ; que diable aussi pourquoi vouloir manifester, entraver la circulation de la foule moutonnaire, troubler l'ordre public, quand il est si simple d'imiter les Allemands. En voilà qui l'ont la bonne organisation forte, disciplinée, payant de grosses cotisations et bien sages ; ils possèdent la bonne méthode, on régleme les grèves, les fonctionnaires syndicaux arrangent les conflits au mieux des intérêts ouvriers... plus souvent patronaux. Chez eux, on fout les anarchistes à la porte ; on ne perd pas son temps en vaines déclamations démagogiques. Ah non, alors ! Grâce aux fortes caisses, on peut envoyer des camarades au Parlement où en attendant qu'ils décrètent le bonheur commun, on n'a plus qu'à... cotiser.

Et Ghesquière n'est pas le seul à dire cela ; tous les élus socialistes l'applaudissent. Bien mieux, Compère-Morel, l'élu des réactionnaires d'Uzès, remet le syndicalisme à sa vraie place. Est-ce que l'on n'a pas fait la loi de 1884 pour la faire respecter par les syndicats ? Et il se charge d'expliquer au prolétariat ce qu'est l'action syndicale, qu'il ne faut pas confondre avec l'action révolutionnaire, car c'est eux qui la détiennent. Quant au syndicalisme, il a assez à faire, lui, pour augmenter les salaires, diminuer la durée de la journée, faire respecter les lois ouvrières ; et puis, nom de Dieu, il doit devenir l'allié du gouvernement. Ça vau-

draient bien mieux que de fomenter des grèves, et si parfois il se rend sur les champs de grève, lui, malgré que les ouvriers ont tort, c'est pour mieux les étouffer.

Il n'a pas peur de dire qu'il est hostile à toutes les grèves ; c'est de la faute à la grève si l'on en est réduit à la soupe communiste, si les gosses des grévistes crèvent de faim. Et dire qu'il y a des imbéciles qui mettent cela sur le compte de la rapacité patronale. Et le bougre demande le concours des députés bourgeois pour entraver la logomachie révolutionnaire et amener une ère de paix sociale.

Allons, mon vieux Breton, qu'est-ce que tu fous en dehors du Parti ? Viens vite, mon vieux, on a conservé ta place.

Et vous autres, Viviani, Millerand, accourez à la rescousse, on désarme ! Gustave l'a dit, on va pouvoir constituer le vrai parti révolutionnaire, le grand, le seul, l'unique, et puis si les anarchistes ne sont pas contents, s'ils continuent à nous embêter avec leur antiparlementarisme... Delory se chargera bien de les envoyer rejoindre Girier-Loriot.

E. Jacquemin.

GROUPES DES AMIS DU « LIBERTAIRE »

A l'issue de la réunion de mardi, après échange de vues entre camarades, il a été décidé d'organiser dans plusieurs quartiers, des réunions chaque semaine. La première aura lieu salle Chatel, 1 bis, boulevard Magenta, mardi 12 décembre.

Le camarade Jacquemin fera une causerie sur les derniers événements. Tous les amis du « Libertaire » sont invités.

Des camarades nous ont envoyé des lettres d'encouragement ; nous les en remercions, mais cela ne suffit pas. Que ceux qui nous approuvent nous aident par tous les moyens.

E. D.



EN CHINE

Avant peu, nous allons voir, une fois encore, fraterniser dans le crime soldats français et allemands. Sous le prétexte de « rétablir l'ordre » on va nous offrir l'écauriant spectacle de la dernière expédition internationale, où Français, Japonais, Allemands, Russes et Anglais rivalisèrent de cruauté, de sadisme, de monstruosité.

En attendant, pour faire pendant au portrait de l'intègre général Toutée, il nous faut signaler ces deux généraux envoyés à Tien-Tsin, dont les malversations ont été dénoncées par le sénateur C. Humbert. L'un constituait des « masses noires » ; l'autre, successeur du premier, les supprimait, « mais pour en employer les fonds à l'achat d'une victoria, d'un niano, etc., bien qu'il fût déjà pourvu d'indemnités diverses s'élevant, avec sa solde, à une cinquantaine de mille francs ! »

Les résultats d'une enquête ayant été ébruités, on sent... contre un sergent, trois caporaux et cinq soldats. Oh ! ces conseils de guerre !

Semblable partialité révolta jusqu'à notre sénateur qui se remit de plus belle à faire du tapage. Maintenant, il paraît qu'un des deux généraux serait « blâmé » et l'autre mis en disponibilité.

Tant pis pour celui-ci. Il aurait bien-tôt pu se refaire, et largement, aux dépens des riches Chinois que MM. les officiers vont dévaliser à nouveau avec un entrain très civilisateur.

LES CRIMES DE L'A.P.

Il est venu l'hiver « tueur de pauvres gens ». Mais si l'hiver est la saison la plus funeste aux malheureux, l'Assistance Publique, elle, les tue d'un bout de l'année à l'autre.

Que de travailleurs, à Paris surtout, vont se faire soigner dans les hôpitaux dépendant de l'A.P. Le père y va pour ses accidents du travail, la plupart des maladies provenant de la mauvaise organisation du travail. Les enfants, venus au monde et élevés dans des conditions détestables, le plus souvent, y vont aussi. La compagne de l'ouvrier, du petit employé, y fait fréquemment ses couches.

Il n'est pas douloureux que la société est assez riche pour donner à tous ces travailleurs, lesquels sont précisément les producteurs de la richesse sociale, les soins les plus complets, les plus minutieux. Hélas, que nous sommes loin de compte.

Je ne dirai que ce que j'ai vu ou contrôlé. Mais combien de prolétaires — la grande majorité d'entre eux, à Paris ! — pourraient en raconter autant...

S'il est juste et nécessaire que tous les malades reçoivent des soins attentifs et intelligents, de quelle vigilance, de quelles précautions ne devrait pas être entourée la vie des tout petits. Peut-on songer sans trembler à la fragilité de cette petite chose qui apparaît dans un vagissement ? Les nouveaux-nés, mais il suffit d'une négligence de quelques minutes ou d'un mouvement un peu brusque pour enlever la vie à ces êtres délicats. Eh bien, il y a au moins un hôpital à Paris où les nouveaux-nés sont plus mal soignés que de petits chiens et je suis prête à en faire la preuve.

Où, il en est ainsi, à cette heure où les repus et les politiciens clament plus fort que jamais que la France se dépeuple, qu'il faut beaucoup d'enfants pour rendre leur patrie prospère.

La plupart des lecteurs connaissent, tout au moins de nom, la clinique d'accouchement Tarnier, qui dépend de l'A.P. Eh bien, dans cet hôpital, on nous tue nos enfants ! Pourtant, c'est un professeur réputé qui se trouve à sa tête : M. Bar jouit d'une réputation nationale, européenne même. Mais voilà, il paraît que lorsque M. Bar n'était que chef de clinique, tout allait bien. Les titres, les honneurs, la grosse prébende étant venus, la conscience s'est enfuie, il faut croire.

Toujours est-il que ce qui se passe dans son hôpital, M. le professeur Bar l'ignore, volontairement ou non, et qu'il y a derrière lui toute une foule de médecins, de sages-femmes, de surveillantes, d'infirmières et de nourrices pleins d'inconscience ou d'incapacité. Les meilleurs font strictement leur service et, tremblants pour leur avancement, ferment les yeux sur ce qu'ils voient.

Les nouveau-nés, sont moins surveillés que n'importe quel bétail. A certaines heures, on porte chaque nourrisson à sa mère. Refuse-t-elle — chose grave — de têter et la maman s'alarme-t-elle ? Il n'a pas faim, laissez-le jeûner, dit la surveillante. C'est ainsi que j'ai vu un enfant rester cinq jours sans rien prendre. Quant aux visites médicales, pas la moindre ! Pendant les douze jours de présence, en moyenne, malades, irrégularités des fonctions, tout ce qui peut amener des suites graves passe inaperçu. Aucun médecin ne s'occupe d'eux ; seule une nourrice est chargée de soigner les bébés, et c'est une malheureuse ignorante, recrutée au hasard, incapable de donner d'elle-même des soins intelligents.

Mais l'on peut réclamer, exiger que le médecin voie l'enfant ? Hélas, il faudrait pour cela que les mères fussent conscientes, non seulement des dangers que courent leurs enfants, mais encore de leurs droits. En réalité, la plupart de ces malheureuses sont des êtres passifs, résignés à tout, habitués à toujours plier l'échine et qui ont pour l'Administration le même respect et la même crainte dont elles entourent patrons, propriétaires et tous les représentants des institutions bourgeoises.

Voici un fait dont je peux certifier la véracité. Une femme accouchée à Tarnier n'a cessé de réclamer, pendant douze jours, que son enfant fût examiné et alimenté, car elle n'avait pas assez de lait pour le nourrir. Quand l'enfant, très fort, très bien constitué à la naissance, eut perdu près d'un livre, devant les réclamations répétées de la mère, on se décida à alimenter le bébé. Mais de quelle manière ! Du lait stérilisé lui fut donné dans des proportions absolument néfastes ; tantôt en quantité exagérée, tantôt avec insuffisance ; il arriva aussi que, le lait manquant à l'heure de la tétée, l'enfant ne fut pas alimenté du tout. Bientôt, le muguet, cette maladie si souvent mortelle chez les nouveau-nés, se déclara, et l'on sait que cela se produit dans les cas de faiblesse ou de nourriture insuffisante.

Le médecin ne sut rien. Ce fut la mère qui, s'en étant aperçue, dut demander des soins pour son enfant. Mais

il fallut de longues et véhémentes réclamations pour qu'on daignât l'entendre. L'enfant fut soigné ; encore une fois, de quelle manière ! Alors qu'il fallait, en pareil cas, procéder à huit ou neuf lavages antiseptiques de la bouche — une après chaque tétée — le petit malade fut soigné une fois par jour. Le jour qui précéda sa sortie, celui-ci éprouvait de grandes difficultés à respirer : Ce n'est qu'une poussière, dit-on à la mère.

Le lendemain, un médecin devant signer la feuille de sortie de l'accouchée, cette dernière put lui faire enfin examiner son enfant. On va voir comment. M. le docteur Pellissier, attaché à la clinique Tarnier, ne démentira pas le fait. Il était onze heures. Sans doute une affaire urgente l'appela au dehors, le docteur Pellissier, car il sembla fort impatient de sortir dès qu'il apparut ; puis il fit voir son vif mécontentement d'avoir à examiner les deux femmes qui quittaient l'hôpital ce jour-là.

Se débarrassant rapidement de ses gants, de sa canne et de son chapeau, le médecin jeta un hâtif coup d'œil sur notre accouchée, et comme elle lui demandait d'examiner son enfant qui respirait avec peine : — Qu'a-t-il ? demanda le docteur à la surveillante. — Une simple poussière dans le nez, ce n'est rien. — Mettez-lui un peu de vaseline dans les fosses nasales, conclut M. Pellissier en s'enfuyant.

Or, un médecin appelé le jour même par la famille constata que l'enfant était dans un état très grave ; le muguet, qui faisait des ravages depuis plusieurs jours, avait alors gagné les voies respiratoires. L'enfant mourait le lendemain.

C'est peut-être peu de chose pour des fonctionnaires que la vie d'un petit être humain ; c'est tout pour une vraie mère. C'est pourquoi la mère du bébé mort proteste énergiquement contre l'impéritie criminelle des responsables de la clinique Tarnier ; c'est pourquoi elle dit que ces hommes sont des assassins.

Que de malheureuses compagnes de prolétaires sont dans son cas, quels écrasants témoignages, quelles accusations formidables nous pourrions porter, et par ainsi mettre en garde les ménages ouvriers contre l'hôpital meurtrier, si toutes les mères dont on a tué les petits se levaient pour réclamer justice !

Me lira-t-elle cette infortunée qu'une sage-femme de l'A. P. accoucha et fit transporter en hâte à l'hôpital, quand elle vit la mère malade et l'enfant perdu. Celui-ci mourait deux heures plus tard : « On me l'a tué ! criait la mère Je me vengerai ! »

Et cette autre qui, sans attendre le jour de sa sortie, voulut partir, parce que son enfant, jamais lavé — aucun ne l'est à Tarnier — avait ses parties génitales et ses langes pleins de sang...

Cependant on nous dit : Il faut des bras pour « nos » usines et pour « notre » sol ! Et celles d'entre nous qui ont accepté avec allégresse les tortures de la maternité, non seulement pour léguer dans un enfant leur propre sang, mais pour qu'il soit heureux et fort et qu'un jour, conscient, éclairé, il poursuive après nous notre idéal de justice et de beauté, celles-là et les autres seront donc à la merci d'une administration criminelle qui ne sait que répondre aux mères éplorées : « Vous êtes jeune, vous en aurez un autre ! »

Eh bien, non ! Il faut que cela cesse. Il faut que les mères — et elles sont légion — qui ont été victimes de l'A. P. dénoncent ses crimes. Il faut surtout que celles qui, sachant tout cela, sont malgré tout obligées d'aller à l'hôpital, prennent conscience de leur droit et de leur devoir. Leur devoir n'est pas de s'incliner purementement devant un chirurgien admiré. Il y a la vie infiniment frêle et précieuse de leur petit à sauver, et cela par tous les moyens.

Nous avons eu assez de preuves que rien ne s'obtient par la douceur et la résignation, et les femmes commencent à savoir que leurs compagnons, leurs pères ou leurs frères n'ont obtenu quelques avantages dans leur situation de salariés qu'en se groupant, en unissant leurs revendications et leurs moyens d'action. Que peuvent des femmes alitées ? dira-t-on. Elles peuvent beaucoup : divers sabotages sont à leur portée.

Qu'elles n'hésitent pas : il faudra bien qu'on les écoute ! La vie de nos enfants nous coûte assez de souffrances, assez de larmes ; défendons-les !

Jeanne Bessède.

Camarades,
par tous les moyens
venez en aide
au LIBERTAIRE

LA FÊTE DU "Libertaire"

Je dois dire tout de suite que la fête organisée au profit du vaillant organe anarchiste, par les trois groupes appartenant à la Fédération communiste révolutionnaire : Foyer populaire de Belleville, Jeunesse du 13^e, Originaires de l'Anjou, a remporté un plein succès. Dès 2 heures, la grande salle de la Bellevilloise était envahie par une foule de camarades venus des divers points de Paris et de la banlieue. L'organisation artistique avait été confiée à notre ami Charles d'Avray, c'est dire que le programme était parfait et, de l'avis de tous, jamais concert ne fut plus artistique et plus éducatif à la fois. Les camarades qui prêtèrent leur concours à cette matinée furent justement applaudis. A côté des meilleurs chansonniers et chanteurs montmartrois qui, par le choix judicieux de leurs mélodies et de leurs chansons sociales, tinrent leurs auditeurs sous le charme de leur voix, le camarade Guérard fit entendre ses meilleures œuvres révolutionnaires, parmi lesquelles *Si les métaux parlaient* et *Révolution* dont le refrain fut repris en chœur par tout l'auditoire.

Mme d'Avray, dont l'éloge d'artiste n'est plus à faire, chanta avec le goût le plus parfait, d'une voix chaude et caressante, les plus belles romances de son mari et les camarades présents ne se lassèrent point de l'applaudir et de lui faire bisser les œuvres qu'elle interprétait délicieusement.

Mais, à côté de tous les grands artistes, je dois une mention spéciale aux jeunes, déjà grands par leur talent, aux petits pupilles du 3^e qui, sous la conduite de leur professeur, Ch. d'Avray, ont chanté et joué comme de vieux professionnels.

Bien des camarades et, sans crainte de me tromper, je puis dire toutes leurs compagnes avaient les paupières humides en entendant ces frais bambins entonner des chœurs où vibrait la foi d'un avenir meilleur, d'une société harmonique où la haine serait bannie, l'amour, seul, ayant placé dans le cœur de tous les humains heureux.

Le livre du grand-père, grande scène chantée, fut jouée à la perfection par la gentille petite Broquin et un de ses petits camarades dont je regrette de ne pas connaître le nom. Le « plateau » leur est familier et c'est avec la plus grande aisance qu'ils y effectuent le moindre mouvement ; un tonnerre d'applaudissements vint récompenser ces deux artistes de leur bel effort artistique.

Cette brillante matinée se termina par un chœur chanté par tous les pupilles du 3^e et tous les camarades se retirèrent enchantés de cette fête si bien réussie, heureux d'avoir passé un bon après-midi, et contribué par leur entrée à aider le *Libertaire* à poursuivre sa tâche révolutionnaire. A la sortie, de nombreux amis manifestaient le désir de voir bientôt une autre fête du même genre au profit du *Libertaire*. Je crois que satisfaction leur sera donnée et, sous le sceau du plus grand secret, je puis dire que les groupes organisateurs se surpasseront, si c'est possible, aujourd'hui je ne puis en dire davantage.

En terminant, je tiens à présenter à tous nos amis connus et inconnus qui ont assisté à la fête de « leur » journal, les remerciements des trois groupes organisateurs, d'être venus si nombreux à leur appel.

En bloc, nous remercions bien sincèrement les artistes de talent qui s'appellent Buffalo, Devilliers, Ledac, Robert-Guérard, Charles Guerey, Fonval, etc., etc., qui, sous la direction avisée et toute fraternelle de notre ami Charles d'Avray, surent donner le plus brillant éclat à cette fête qui ne sera pas, comme nous le disons plus haut, sans lendemain.

Emile Guichard.

LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)
Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwalb et Neabe.
L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 2 fr. 50, franco.

Le cas Lebris et l'insoumission

Le camarade Jules Le Gall nous racontait par la voie de la *Bataille Syndicaliste* de samedi 2 décembre courant, la visite qu'il a faite à la famille du réfractaire à l'impôt du Sang, LE BRIS, qui refuse, comme vous le savez, de porter le fusil... homicide et fratricide. Le Gall, dans son bel article qui nous fait connaître une belle mentalité — on souhaiterait qu'il y en eût beaucoup — comme celle-là dans la classe ouvrière — qui est pour nous un réconfort, montrant que les idées humanitaires et surtout rationnelles n'ont pas été propagées, jetées en vain au quatre coins du monde, que l'on dit être rond.

Le Gall s'attache surtout à faire ressortir pourquoi Le Bris « a choisi ce mode d'insoumission au militarisme de préférence à la désertion qui est de pratique plus courante et qui offre pour l'individu moins de chances de souffrances ».

Je ne dirais pas comme Le Gall ni comme Le Bris « moins », mais une toute autre série de souffrances qui exigent un caractère peu commun, un tempérament de lutte bien déterminé, qui est appelé à rendre des points au stoïcisme des Grecs.

La désertion à l'étranger me semble plutôt une tangente, aurait dit Le Bris à Le Gall... Il y a beaucoup de vrai dans cette simple affirmation, il est seulement regrettable que les Le Bris ne soient pas plus nombreux, cela rendrait la lutte aux quelques individualités décidées à entreprendre cette lutte, beaucoup plus aisée, féconde et entraînante. Mais aujourd'hui, comme de tout temps, les Le Bris sont l'exception.

— Le conscript qui s'en va s'évite les vexations et les affronts qu'il ne pourrait pas subir, il s'évite Biribi.

C'est exact : la désertion, l'insoumission, tout comme l'illégalité, sont des questions personnelles que l'on ne peut et ne saurait ériger en principe. Tout cela est bon si c'est fait consciemment, si on a bien envisagé le pour et le contre, les risques et les aléas de l'entreprise à condition que l'on ait le souffle, la constance et l'audace de savoir la pousser jusqu'au bout sans faire de victimes à côté. Ne pas faire comme tant d'autres qui partent avec un brio qu'ils ne sont pas capables de maintenir jusqu'au bout, qui se laissent plier par de bonnes paroles et finissent par prendre le virus de la caserne, s'emprisonnant moralement et physiquement jusqu'à la moelle. Au lieu d'être un exemple d'intégrité de caractère, uni dans ses moyens d'action, l'homme qui faiblit et cède, terminant par être ce que la galonaille dénomme « un bon soldat », devient un sujet de rigolade, un fanloche duquel on se sert pour assaillir ou épouvanter les autres, parce qu'il s'est prêté à être tourné en dérision.

Certainement, l'insoumission intramuros exige plus de courage, de force et d'esprit de suite que celui qui passe la frontière, parce qu'il est beaucoup plus sujet aux taquineries et à la méchanceté des gradés. Et on sait par Aernoul-Roussel s'ils ont l'esprit fertile dans les diverses manières de faire le mal autour de soi. *Vae victis* ! disaient les Romains. Malheur au vaincu est encore et toujours vrai.

Passer la frontière, pour ne pas devenir un assassin, exige un courage moral peu commun, surtout si l'on n'a pas dans sa gibecière le minimum de l'existence assuré par des connaissances industrielles, commerciales, scientifiques ou simplement techniques, car alors on court au devant de la faim, du froid et de toutes les petites misères de l'existence humaine, propres à nos sociétés, dites civilisées.

Vous direz : on peut s'adapter ou on va ! Pour un homme trempé, qui ne veut faire de concessions à personne, c'est plus difficile qu'on ne semble croire. Quand on est anarchiste par raisonnement dosé de beaucoup d'idéal, l'adaptation et l'assimilation sont choses très difficiles, et pour certains impossibles.

La faculté d'adaptation est propre aux Briand, aux Crispi et à tous les saltimbanques de la question sociale, mais pas aux sincères, aux intuitifs, aux impulsifs désintéressés.

La lutte contre la faim, contre les mille péripéties de l'existence pour quelqu'un qui raisonne tous ses actes à vite tuer, meurtrier, écrasé son homme. Vous avez beau avoir la plus belle faculté d'assimilation, il y a des heures où on se demande : jusqu'à quand cela durera-t-il ?

Pourquoi prier plutôt ici que là-bas ! Il faut être passé, avoir résidé un couple de mois sur les villes frontières pour être fixé sur le nombre de combattants abattus par les difficultés de l'existence, par le côté pénible de s'assurer dignement et d'une façon régulière la pauvre pitance indispensable à la vie. Combien ont canné à cause du côté sordide de la vie : la faim.

Ah ! si la renommée et vos titres de lutte vous ont précédé, comme cela a été le cas pour Victor Hugo et quelques

autres privilégiés à l'étranger, alors n'hésitez pas. Partout où vous vous sentirez libre vous serez mieux qu'en abdiquant et compressant votre personne, votre moi. Mais pour un véritable réfractaire, combien d'avortons. En ce cas, mieux vaut et valait commencer par où on a fini.

Les passions religieuses et politiques ont semé, blanchi les routes des océans des vaincus repentis du banissement, et fait un grand nombre de traitres avides de racheter leur passé : les soi-disant péchés de jeunesse.

Le Bris, ainsi que De Bruyn, de Hollande, Naine, de Suisse (devenu avocat et unifié depuis), etc., ont le beau et rude rôle de planter l'étendard de la révolte dans le flief de l'ennemi, à condition qu'ils aient l'estomac d'aller jusqu'au bout.

Les Doukhobors ont aussi prêché d'exemple, mais l'excès de mysticisme et de résignation a eu raison d'eux. Souhaitons que le jeune Le Bris puisse être conséquent avec ses débuts et lui-même, et qu'en faisant encore une fois le superbe geste de la suppression des armées, il n'aura pas fait ce geste en vain.

Le Niveleur.

Petits Pavés

Sur le pont d'Avignon tout le monde danse

Encore une catastrophe de chemin de fer, et une belle, quelque chose de soigné ; naturellement l'accident s'est produit sur une ligne de l'Etat. Voilà qui nous donne un avant-goût du fameux collectivisme où tous les êtres seront heureux... d'être égarés. Il y a une belle lueur le Père Peinard donnait un moyen étonnant de simplicité pour éviter les tamponnements de chemins de fer, qui se produisaient fréquemment à cette époque ; il suffisait, selon lui, d'attacher deux actionnaires des Compagnies à chaque train, l'un au tampon d'avant, l'autre à celui d'arrière ; avec un pareil système nulle crainte d'accident, ces messieurs tenant plus à leur peau qu'à celles de mille voyageurs.

Eh bien ! si au lieu d'interpellations réglées d'avance, où député et ministre se donnent la réplique comme sur un tréteau forain, ceci pour la naïve galerie qui se figure que c'est arrivé, pour ces bons moutons de Panurge, électeurs en mal de bulletin de vote, qui croient que « leur » député va lomber le ministère — jeu de massacre bien innocent et enfantin — si donc, au lieu d'une comédie semblable on forçait députés, sénateurs et ministres à voyager sur les lignes qui sont signalées comme étant en état défectueux, on verrait moins de catastrophes se produire. Le pont de Montreuil-Bellay était considéré depuis de longues années comme dangereuse. En 1907, après l'accident des Ponts-de-Cé où un train sauta dans la Loire, le député de Grand-maison signalait au ministre d'alors, l'état lamentable du pont de Montreuil-Bellay. Seulement l'herbe cache et la pluie efface à dit papa Hugo, dans les Misérables, et la cuisine électorale, les banquets, les décorations, toute la sale popote politique fait oublier ou remettre au lendemain les affaires sérieuses ; c'est pourquoi, un beau jour, le peuple souverain apprend qu'après avoir eu des navires qui sautaient de joie, la France républicaine, marchant toujours dans la voie du progrès avait enfin des chemins de fer plongeurs.

Si, au lieu d'être basés sur la papaverie, le j' m'en foutisme et l'arrivisme le plus éhonté, la société était établie sur l'entraide et le collectivisme des accidents graves, à celui qui s'est produit près d'Angers n'arriveraient pas, des qu'un danger menacerait non seulement une collectivité, mais un individu, un seul, chacun travaillerait au salut du camarade menacé, sans qu'il fût fait des enquêtes interminables, nommé des commissions. Des sous-commissions, écrit d'innombrables mémoires qui ne sont jamais lus, dressés des plans qui ne seront jamais étudiés, signé et contre-signé un tas de rapports, bons tout au plus à figurer dans des water-closets, toutes choses qui prennent un temps considérable, des années même, alors qu'une réparation urgente s'impose.

C'est ça l'Etat. Et quand cet Etat sera maître de tout, quand le Collectivisme existera dans toute sa splendeur, alors dans toutes leurs splendides nous verrons catastrophes sur catastrophes, bêtes sur bêtes, rivalités de bureaux, de ministères, tandis que chacun rejettera la responsabilité de l'accident sur son voisin, que les députés interpellent pour la « frime », des citadins seront hachés menu comme chair à pâté, pendant que d'autres citadins iront à la conquête de l'assiette au beurre à coups de bulletin de vote.

A moins toutefois que Populo, fatigué de toujours payer la casse, ne se rebiffe et fasse ses affaires lui-même, chose plus prudente.

José Landès.

Fédération Révolutionnaire Communiste

Le dimanche 10 décembre 1911, à 2 heures après-midi, salle Roudier, 103, rue Belliard.

GRANDE MATINÉE

Concours assuré des camarades Paul Paillette, Clovis, Coladan, Frank Cœur, Paul Bussy, Anotino, Metzger, Mmes Esther et Jeanne B., chansonniers révolutionnaires dans leur répertoire.

Gausserie par le camarade Leydet. Vestiaire obligatoire 0 fr. 50, donnant droit à une consommation.

But et Moyens

Depuis que le monde est monde, il y a toujours eu des renaudeurs, des mécontents, des penseurs, de véritables hommes d'action qui n'étaient pas satisfaits de l'ordre ou désordre social dans lequel ils vivaient.

De tout temps, des chercheurs, des réalistes, des esprits réveurs se cabraient contre les us et coutumes de leur époque ont tenté de réagir sur le milieu au prix de mille souffrances morales et physiques. Sensibles à l'inutile douleur humaine, ils se sont efforcés à remonter le courant de la routine, du plus facile, de l'immédiat, de la théorie du moindre effort en ce qui concerne le bien, le beau et le juste, critiquant sévèrement les rapports établis en faveur d'une poignée de privilégiés, ayant tout intérêt à ce que les hommes et les choses restassent subjugés, liés à leur propre intérêt, à leur unique avantage, au détriment de toute la secte, colonie, tribu, communauté ou nation.

En remontrant aux âges les plus reculés, l'histoire nous révèle de ces types fortement trempés, doués d'une énergie bien caractérisée, laissant percer des traits bien définis qui ont laissé en nous l'empreinte profonde qui fait de nous d'autres êtres que nous n'étions la veille, vu que leur expérience et leur mode de vie ont façonné la nôtre, dès que nous les avons mieux connus, plus chéris. Leur expérience est pour nous instructive et féconde pour qui aime méditer.

Pour ne pas nous perdre dans les détails ou détails de l'histoire, qu'il nous suffise de citer les Démocrite, les Diogène, les Socrate, les Platon, les Caton, les Gracques, les Bulwer, les Spartacus, les Savonarrola.

Bien avant les Babeuf, les Hébert, les Marat, les Danton, les Saint-Simon, les Fourier, les Considérant, les Barbès, les Pierre Leroux, Collins, Blanqui, Proudhon, les Cabet, les Bakounine, les Reclus et Kropotkine, tous hommes de grand savoir et d'une haute pensée, d'un bel idéal, ont bataillé pour définir, fixer et vulgariser les connaissances humaines. Tous visaient et visent presque le même but.

Et il n'y a pas que les races latines qui ont poursuivi cet idéal, les Godwin, les Sterne, les Erasme, les Spinoza, les Swift, les Pouchkins, les Boudhhas et Confucius, d'autres peuples ou races ont apporté leur effort à la tâche commune. Avant les Arabes, Jean-Jacques, il y eut des Le Dante, Le Tasse, Cervantès qui, apportant leur génie à la foule anonyme, élevèrent la pensée humaine au rang de la plus belle et la plus puissante des divinités modernes, appuyée aujourd'hui par l'invention des Gutenberg et des Galvani.

Noble divinité qui a permis aux La Fontaine, aux Pascal, aux Rabelais, aux Victor Hugo, aux Balzac, aux Zola, aux Flaubert, aux Maupassant et tant d'autres de s'élever au rang des Galilée et des Colomb.

Combien de Thomas Munster et de Jean van Leyde ont été et seront encore inspirés par le noble idéal contenu dans leur œuvre. Opérant des miracles autrement réels que ceux attribués à Jésus, par la vulgarisation des écrits des Voltaire, des d'Alembert, des Diderot, des Condorcet, venant après un Descartes dans l'art de disséquer la Société, nos sociétés pourries et gangrenées par l'idée d'un Dieu, créateur de toute chose, tout bon et tout-puissant.

En sapant cette croyance par la base, ces penseurs ont voulu, désiré libérer l'homme de l'ignorance qui a fait que l'un est le maître, l'autre le valet, le riche et le pauvre, l'êlu et le réprouvé, l'exploiteur et l'exploité. Chassant loin d'eux ce carcan, ils ont forcé l'homme à ne plus estimer son passage sur terre comme une tâche, un châtiment voulu par le mythe Dieu.

Le camarade J. P. Lafitte le dit très bien dans son article : « La Révolution contre la Politique ». (B. S. du 4 décembre.)

« Il y a actuellement deux structures — de société — en présence et DEUX SEULEMENT, celle de la Bourgeoisie, du capital, de la politique, et celle du Peuple, du travail, de la technique, du syndicalisme. »

Je suis totalement d'accord avec Lafitte. Il n'y a et ne peut réellement y avoir que deux types bien caractérisés de société, avec des variantes et greffes si on veut, mais variantes peu importantes, au fond. Une société partant d'un Dieu, d'un Maître, d'une aristocratie quelconque, doit être forcément, fatalement centraliste et tenir pour hérésie, pour crime, toute velléité ou tentative de modification, quant au fond. Une société partant du peuple, faite pour et par le peuple, pour bien représenter ce peuple, pour laisser une égale latitude à chacun de ses membres doit forcément partir de plusieurs points, de chaque point où il y a une communauté, une collectivité d'individus désirant jouir des avantages et rentrer pour sa part dans les ennuis et frais ou embarras de la gestion totale. De là, dérive le Fédéralisme ayant à sa base la commune, pour petite qu'elle soit.

Forcément, ces deux systèmes : Centralisme et Fédéralisme doivent être ennemis l'un de l'autre. L'un doit bouffer l'autre. Et comme les politiciens tiennent plus du Centralisme, parce que partisans et créateurs de l'Etat, ils ne peuvent admettre et même envisager la possibilité d'un autre système que le Centralisme, et surtout si ce système — pour nom et structure le Fédéralisme — ennemis nés, thèses irréconciliables malgré toutes les tentatives de jonglerie acrobatique de certains chèvres-chouistes.

Le camarade Lafitte dit, ou le laisse entendre, que le syndicalisme est une structure : là, il y a des réserves à faire, que j'envisagerai plus largement une autre fois. Pour aujourd'hui, qu'il me suffise de dire que je comprends très bien Lafitte : il est fédéraliste, son article le prouve, mais tous les syndicalistes ou se disent tels le sont-ils tous ? Les discours tout récents de la Chambre, des pères Ghesquière et Compère-Morel et autres Lauche, sont trop éloquentes pour que nous en doutions.

Aussi, voyez avec quelle vitesse et quelle

hâte ils précipitent les événements et provoquent les gaffes dans les rangs de la classe ouvrière, et surtout dans les cadres du prolétariat organisé. Nous osons dire que le dernier scandale où on a essayé d'assassiner un militant bien connu par son action directe, n'est pas une tentative isolée, et encore moins œuvre du hasard ou coïncidence pure et simple. Voyez plutôt avec quel entrain les Compère-Morel s'orientent :

« Il faut qu'on sache qu'une grande fraction du parti socialiste partage à cet égard les idées de notre collègue Ghesquière »

Voyons, quelles sont ces « idées » : « M. Ghesquière... Grèves violentes, émeutes locales, sabotages et chasses aux renards, tout ce qu'on appelle à présent les méthodes de l'action directe, furent mises en œuvre pour aboutir à la défaite du syndicalisme révolutionnaire. »

Le Quinze-Mille Compère-Morel a raison, un socialiste parlementaire ne peut concevoir le syndicalisme comme un anarchisme ou un anarchisme, pour la bonne raison qu'il n'a pas encore compris le côté ou le caractère indispensable d'action directe dans la réalisation de ses rêves, desirs et besoins.

Nous concluons, pour cette fois-ci, que le syndicalisme n'a pas une structure proprement à lui, vu que cette structure est toute une philosophie ou plan d'ensemble. Le syndicalisme emprunte ses moyens à la philosophie ou au degré d'évolution du milieu ouvrier. Le syndicaliste sera partisan de l'action directe s'il est fédéraliste ou partisan du réformisme, action légale (donc volatier invétéré) et de là approuvera tout ce qui centralise et tue l'individu, consciemment ou inconsciemment.

J. Thioulouse.

Les moyens seront envisagés sous le rapport « Passion » dans un prochain article.

J. Th.

A partir de décembre prochain, le Syndicat des Employés de la région parisienne dévoilera, dans La Bataille Syndicaliste, les dessous des grands bazars de la nouveauté.

1° L'exploitation du prolétariat par la Maison Dufayel, dans le système du crédit par abonnement ;

2° L'édification de fortunes colossales, au détriment du personnel et de la clientèle, par :

Le Bon Marché,
Le Louvre,
Le Bazar de l'Hôtel-de-Ville,
La Samaritaine,
Les Galeries Lafayette,
Le Printemps,
Le trust commercial :
Les Nouvelles Galeries,
Paris-France,
La Ménagère,
Les Magasins Réunis.

CARNET D'UN RÉVOLTE

La femme dans la lutte ouvrière.

Penchée sur ton travail, éclairée faiblement par la lampe, pendant que les petits dorment, tu penses : Tu penses que ton patron te donne un salaire dérisoire pour ton travail dont il retirera un respectable bénéfice ; tu penses qu'avec ce bénéfice qu'il te vole sur ton travail, lui ou son fils, engraissera des matresses, aura hôtel privé sur l'avenue, auto, et loge au Français, pendant que les enfants malgrais ont froid sous leur cotillon sans caleçon et ont encore faim que le repas est terminé !

Une fois de plus, tu viens de lever l'étendard noir de la révolte ; l'injustice de ton sort t'a fait redresser la tête et tu cries à tes exploités : « Assez ! ». Tu as manifesté dans la rue en chantant l'Internationale, tu t'es battu contre les agents, les défenseurs de l'ordre ou plutôt de tes matres, qui vous ont dispersés : des réunions ont été tenues : on y a parlé de revendications et d'exploitation. Tu as peut-être été victorieuse, mais la révolte s'est arrêtée là, tu n'as pas cherché plus loin la cause de tes souffrances et de celles des tiens !

Et, penchée sur ton ouvrage, le soir, tu as pensé que malgré ta révolte, rien n'a changé !

A qui la faute ? A toi, non ! A nous tous, les prolétaires, moutons dociles, chiens fidèles !

Et tu penses que cela est bien triste : une vie semblable de travail, de fatigue et de misère, et dans ton cœur, monte un espoir d'une vie plus belle. Cela ne changera-t-il donc jamais, serons-nous les éternels parias, cries-tu ! Non, femme, mais il faut que tu y travailles, que tu te révoltes ! De toi, dépend beaucoup l'avenir, des jeunes cerveaux se trouvent entre tes mains ; mais tu les envoies au catéchisme, tu les remplis ou les fais remplir de préjugés, que tu désapprouves même, tu laisses des prêtres de tous les dogmes façonner leur cerveau.

C'est de l'enfant que dépend l'avenir. Mais ainsi, tu ne fais pour plus tard que des croyants et des résignés qui, comme toi, se courberont sous le joug des exploités, qui, comme toi, souffriront, manqueront de pain. Si tu veux que cela cesse, si cela te révolte, prends conscience de ton rôle, femme !

Donne à tes enfants, ou fais leur donner une éducation rationnelle et basée sur les sciences naturelles, dépourvue de préjugés, ne suivant aucun dogme autoritaire. Tu en feras ainsi des hommes, et non des esclaves qui pourront comprendre et discuter et n'accepteront pas sans les examiner les affirmations de ceux qui voudront les dominer.

L'Invasion !

La lutte contre les bureaux de placement

donne à E. P., dans Terre libre, l'occasion de lancer cette affirmation :

« La lutte contre la main d'œuvre étrangère est maintenant, en France, dans le prolétariat, une condition sine qua non de son émancipation. »

Et tous ceux qui ne sont pas de son avis sont à la dévotion d'Israël. Bravant sa colère, je me permets de contredire son opinion.

Si, au lieu de dire aux prolétaires : lutez contre le capital, lutez contre les exploités, nous leur disons : lutez contre d'autres prolétaires, de là viendra votre bonheur. Votre malheur ne vient pas de ce que vous êtes exploités, mais c'est parce que d'autres travailleurs, d'un autre pays, veulent vivre, foulez-les donc à la porte de votre « patrie » ! Lutez contre l'envahissement étranger ! De cette manière, on rendra les travailleurs antipatriotes, d'après E. P. ! Je ne vois pas beaucoup de différence entre ces conceptions et celle des syndicats français de la Bourse libre du Travail.

Je crois, plutôt, que cela ne ferait que raviver le sentiment patriotique. Au contraire, des Français allant à l'étranger, et des étrangers venant ici, cela diminuerait les chances de guerre, les intérêts y aidant, l'Internationale serait un fait accompli.

Ernest Duté.

A CHAUMONT

Devant le tribunal de Chaumont comparait, le 27 novembre écoulé, Mme Louise Silvette, demeurant à Paris, 68, rue Rochecrouart, et Emile Hamelin, habitant Trézel, vendeur de journaux et brochures révolutionnaires.

Les inculpés étaient poursuivis, sur dénonciation de Mlle Bourgoise, directrice de l'Ecole normale de Chaumont, l'un pour avoir distribué des feuilles néo-malthusiennes, l'autre pour avoir facilité cette distribution par l'envoi desdits journaux et brochures révolutionnaires.

Après une brillante plaidoirie de M^e Fernand Izouard, du Barreau de Paris, le tribunal remit à huitaine le prononcé de son jugement.

Lundi dernier, 4 décembre, par des attendus fortement motivés, le tribunal prononça le mal fondé de la plainte et acquitta sans dépens les prévenus.

Les juges de Chaumont, à l'encontre de la vieille demoiselle Bourgoise, n'ont rien vu de contraire aux bonnes mœurs dans le feuillet incriminé. Cette vénérable demoiselle trouve monstrueux que l'on conseille aux couples humains de ne procréer qu'à bon escient, dans le meilleur état de santé possible et alors que l'on est sûr, avant que faire se peut, de ne mettre au monde que la quantité d'enfants que l'on peut convenablement nourrir et élever.

Mlle Bourgoise, à son âge, pourrait être grand-mère de nombreux jetons ; elle a égoïstement préféré laisser à d'autres les joies, surtout les charges, de la maternité. Ce qui ne l'a pas empêchée de venir pousser à la barre le couplet aux accents patriotiques sur le dépeuplement de la France. M^e F. Izouard lui fit judicieusement remarquer qu'elle eût mieux fait de prêcher d'exemple, en faisant elle-même des enfants, au lieu de jeter l'anathème sur ceux qui poursuivent un idéal de beauté, de mieux-être et de justice.

Comité de Défense Sociale

La brochure explicative sur l'Affaire Roussel est à l'impression, d'ici quelques jours elle sera mise à la disposition des Comités et des organisations ouvrières.

Pressons-nous pour créer le plus d'agitation possible, Emile Roussel, que les gommeux tortionnaires ne veulent pas relâcher, passera incessamment en conseil de guerre. Il faut que le bruit de nos protestations parvienne aux oreilles du jury militaire, et que Roussel innocent nous soit rendu.

Les secrétaires des Comités de Défense des villes suivantes : Mursurbaranne, Valence, Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Saint-Raphaël et Nice, sont priés d'organiser leur meeting sans retard, de façon qu'après entente avec le Comité de Paris, le délégué que nous enverrons puisse parcourir la région en évitant des frais et des pertes de temps.

Le trésorier a reçu :

Liste 60, 12 fr. 75 ; Schevenel, 0.75 ; Valecamp à Compiègne, 2 ; Monier à Romans, 2 fr. ; collecte chez Variot à Essonnes, par Lebailli, 5 fr. ; syndicat du bâtiment à Maisons-Laffitte, 5 fr. ; syndicat diamantaire à Divonne, 10 fr. ; syndicats verriers à Vierzon-Forges, 5 fr. ; syndicats typos à Belfort, 3 fr. ; Comité de Défense de Trézel (souscription), 15 fr. ; syndicat métallurgistes à Sens, 5 fr. ; Pierre Nagi, 5 fr. ; Help à Argenteuil, 10 fr. ; Union Fontenayenne, 8 fr. 50 ; syndicat métallurgistes à Romorantin, 1 fr. 50 ; Comité de Défense de Fresseville, 5 fr. — En caisse, 738.75.

Total	894.25
Dépenses	35.45
Reste en caisse	858.80

Adresser les fonds directement à Ardouin, trésorier, 86, rue de Cléry, Paris.

LE BON APOTRE

Nous ne voulons pas terminer le compte rendu de notre fête, sans dire quelques mots de la comédie en un acte due à la plume de notre ami et collaborateur E. Guichard.

Le Bon Apôtre est un trait d'hypocrisie sociale mis à la scène pour en dégager un enseignement moral. L'œuvre est simple, sobre, mais cinglante contre le pharisaïsme des mœurs bourgeoises. Voici le sujet :

Un journaliste dirige une feuille de province qui s'est donné comme programme le relèvement moral et matériel de la France par la repopulation ! Exhorter à faire beaucoup d'enfants et, comme conséquences logiques, faire une guerre acharnée aux faiseurs d'anges, aux avorteurs et autres misérables du néo-malthusianisme. Le journaliste se fait sévère, sans pitié, implacable à l'égard des spécialistes du genre. Comment ! enseigner à la malheureuse femme du peuple à n'être mère que quand elle le désire. Lui apprendre à ne pas mettre au monde de la misère, cela est un crime, et notre plume réclame imperturbablement l'application de l'article 317 du Code pénal, travaux forcés, bagne, etc., etc.

Notre rédacteur est en train de terminer un article virulent sur la décadence qui menace la Patrie par la pénurie des naissances, quand sa maîtresse fait irruption dans son bureau.

Femme élégante, jolie à croquer et, — excitant savoureux, — mariée à un M. Poire, qui ne l'est pas que de son nom. Pleine de passion et bouillante de désirs, elle vient chercher chez son amant ce qu'elle ne peut trouver chez son mari, ce dernier étant frappé de décrépitude.

Après s'être bécotés à bouche que veux-tu, les deux amoureux roucoulent en rappelant les agréables souvenirs des premières rencontres, des craintives caresses et des possessions furtives.

Soudain le visage de Marguerite s'assombrit ; la frivolité fait place à une anxiété poignante : elle déclare à son amant qu'elle est enceinte, et que son mari la tuera, — car M. Poire est féroce sur le chapitre de l'adultère, — lorsqu'il saura la catastrophe de son honneur et l'effondrement de sa considération dans le monde bourgeois.

Il faut à tout prix faire disparaître cette maternité inopinée, détruire cette vie en germe pour ne pas qu'elle gêne la vie des autres. C'est l'avortement qui s'impose. — « Ja-

Correspondance

UN SCANDALE

Nous recevons la lettre suivante :

Camarades,
Encore une jolie malpropreté à ajouter à l'actif de ceux qui se servent de l'éthique coopérative pour ouvrir des « bistrot socialistes », où l'on délirait des alcools « unifiés » aux pionniers de la société future !

La chose s'est passée dimanche dernier, quelques heures après les obsèques de Lafargue.
Dans la salle de la Maison Commune de la rue de Bretagne, des « coopérateurs conscients » sont réunis. Les amers et les absinthes circulent tout comme dans les cafés des boulevards, ces ignobles tavernes où les bourgeois !... Et pour que l'illusion soit complète, un orchestre de femmes racle ce qui remplace la musique et qu'on écoute bêtement quand l'alcool commence à produire cette délicate paralysie des ménages qui rend la bête humaine encore plus vile et plus féroce.

Un démon me pousse. J'entre dans la salle enfumée juste au moment où un groupe de musiciens, des syndiqués, s'expliquent avec les camarades socialistes.

Il paraît que l'orchestre ! ! a été fourni par une agence de briseurs de grèves, et les syndiqués, qui en ont averti les organisateurs de la petite fête apéritive, avec la naïveté de croire que le scandale cesserait, la trouvent mauvaise.

Les socios entendent être maîtres dans la « Maison Commune », et comme les « jaunes », ça coûte moins et c'est plus malléable que les syndiqués, en vrais patrons, commerçants avant tout, ils font la sourde oreille ! Mais les consommateurs en ont des oreilles ! Ils commencent à entendre, car la discussion s'anime ! Diaboli s'ils allaient savoir la vérité, il y a peut-être des syndicalistes dans la salle, ou simplement des socios qui pourraient se fâcher.

Alors, nos braves coopérateurs prennent, fiant le danger, une énergique décision : ils poussent la poignée de protestataires vers la sortie, et pour clore la discussion, ils ordonnent aux « renards » de jouer fortissimo !

Voilà ce que j'ai vu, quelques heures après les obsèques de Lafargue, à la Maison Commune du 3^e arrondissement ! Et voilà pourquoi, écœuré, j'en suis parti, bien décidé, ainsi que d'autres camarades, à ne plus remettre les pieds dans cette galère !

Allons ! les coopérateurs dits socialistes, avez au moins la même franchise que les bistrotis dits républicains : vendez comme eux votre alcool ; faites comme eux ces « affaires » ; mais ne vous posez pas en réformateurs de la société !

M. Stols.

Musicien syndiqué.

Les intermédiaires nous dévoient. Groupes-vous pour recevoir le LIBERTAIRE et pour le répartir entre vous.

mais ! » dit notre journaliste, défenseur de la procréation à tire-larigot. C'est que le plumeux se fait 800 francs par mois à soutenir la procréation. Si on lui en donnait 1.000 pour soutenir la cause contraire, il n'hésiterait pas à se faire le propagateur à tout crin du néo-malthusianisme le plus outrancier. Mais, pour l'instant, les intérêts immédiats et tangibles le tiennent du côté repopulateur : il faut vivre, après tout.

Néanmoins, c'est une sale affaire que Margot soit prise... Bast ! il n'y a pas à avoir de scrupule et ça presse. Vite une adresse de sage-femme expérimentée et discrète et Margot sera débarrassée.

On sonne. C'est M. Poire qui désire faire connaissance avec l'homme valeureux, le journaliste énergique qui poursuit une campagne nerveuse autant que vengeresse contre les monstrueux avorteurs et les scélérates faiseurs d'anges.

M. Poire, austère, très digne, entre et explique l'objet de sa visite. Après avoir exposé ses idées sur la morale, la religion et la propriété, cet honnête rentier exprime combien il serait heureux de présenter à sa vertueuse femme une personnalité aux convictions solides, à l'âme désintéressée, au caractère courageux, combattant pour une si noble cause que celle qui défend l'homme qui est devant lui, le secrétaire général de rédaction de France et Repopulation. Aussi n'hésite-t-il pas à apporter sa faible obole à l'œuvre éminemment sociale et de haute moralité qu'est le journal dirigé par Julien. Il lui remet un billet bleu de 100 francs. Et le salisseur de papier de remercier, tout en disant à la cantonade : « Ça paiera la sage-femme de Margot. »

M. Poire se retire. Sa femme, radieuse, vibrante, sort de la chambre où elle se tenait cachée.

L'interprétation de la pièce a été convenable. Les camarades qui remplissaient les rôles ne sont pas des professionnels de la scène ; néanmoins ils ont produit une excellente impression sur l'auditoire.

Margot a été sémiante sans effronterie. Julien, bien que fleurant le plumeux sans conviction, n'a pas manqué de distinction dans sa galante bonne fortune. Quant à M. Poire, c'est bien la poire de la situation. On voit le bourgeois cocu ridicule ; mais on sent le vieux paillard, vertueux par force et immoralement moral.

Pour une première œuvre, c'est un succès. Nous souhaitons que notre camarade E. Guichard ne s'arrête pas là.

Un Spectateur.

MM. les Moralistes

Ohé ! les moralistes, les pudibonds, les vertueux, que dites-vous du scandale qui atteint les vôtres. Ohé ! les plumeux, les pisseurs de copie, ne vous êtes-vous point voilé la face en apprenant que votre collègue Flachon était éclaboussé d'une vase puante, que son honneur (!!!) avait sombré dans quelques maisons louches ?

MM. les républicains, les radicaux, les mangeurs de curés et de nonnes, vous tous, les anticléricaux, l'avez-vous assez défendue votre « Morale » laïque au temps où vos journaux servaient chaque jour à leurs lecteurs un horrible crime d'un frère Flamand. Sus aux curés ! haro sur les frères ignorants ! cris bien propres à détourner l'attention publique.

En ce temps-là, comme dit l'Evangile, vous posiez aux défenseurs de la vertu, vos feuilles débordaient d'indignation.

Farceurs ! La politique qui connaissait toutes vos saletés, toutes votre existence crapuleuse, vos honteuses débâches, la politique qui vous couvrait de son manteau — de son manteau d'arlequin — et vous couvrait contre des adversaires aussi sales et hypocrites que vous, qui ayant le grave défaut de ne pas être bien en cour étaient poursuivis de votre haine.

Ne fallait-il pas préparer la dénonciation du Concordat, appliquer la loi contre les congrégations etc... empêcher le fameux milliard pour faire la noce avec des enfants et payer la complaisance de misérables entre-metteuses ?

Mais quel cynisme est le vôtre ! Quoi ! écrire des articles contre la perversion de la société, le relâchement des mœurs, la pornographie envahissante au sortir de vos orgies, après avoir tenu dans vos bras des gamines de douze ans. Hurler à la mort contre un Seilleland après avoir défloré une pauvre gosse qui une mère criminelle vient de livrer à votre lubricité, fillette dont les pleurs ne font pas reculer votre sadisme. Ce serait à mourir de rire si vos victimes n'étaient pas des enfants.

Après les petites filles du peuple, que vous faudra-t-il, Messieurs les moralistes, pour satisfaire vos sens blasés ? Quel nouveau péral inventera votre cerveau détraqué et quels accès de « pudibonderie » vous prendra-t-il au sortir de vos fêtes morales — oh ! combien — et laïques ? Le mot journalisme deviendra-t-il synonyme d'hypocrisie et de débâche après avoir été celui de mouchardage ?

Non, n'est-ce pas, car il y a longtemps que la chose est faite.

E. G.

Ne détruisez jamais le LIBERTAIRE. Quand vous l'avez lu, si vous ne le gardez pas, déposez-le en wagon, au restaurant, à l'atelier, partout où il risquera d'être vu.

EN PROVINCE

MONTCEAU-LES-MINES

Pour la première fois à Montceau, nous avons eu le plaisir d'entendre Sébastien Faure, le dimanche 26 novembre.

C'est dans la vaste salle du syndicat des mineurs, devant environ 600 personnes, dont une centaine de femmes, qu'il développa magistralement « La Paillotte du Christianisme ». Ce sujet, quoique très épique, fut traité de façon à être compris de tous les auditeurs ouvriers et intellectuels représentés par un grand nombre d'instituteurs et institutrices. Ce fut au milieu des applaudissements unanimes, presque qu'il démontra que les religions s'éteignent, que les individus deviennent conscients sur le terrain antireligieux, délaissant de plus en plus les églises de toutes natures.

Il critiqua d'une façon adroite les agissements des parlementaires puis occupés à palper leurs quinze mille francs qu'à faire des affaires des malheureux volés. Ce qui ne dut sûrement pas faire plaisir aux organisateurs de la conférence, militants unifiés.

Un pauvre habitué des boîtes à bon Dieu voulut prendre la parole, non pour la contradiction, mais pour expliquer que les notabilités cléricales de la région ont refusé d'accepter l'invitation qui leur avait été faite de venir défendre leur religion, sous prétexte qu'elles n'avaient pas été averties à temps. Cette excuse ne sera plus valable la prochaine fois que Faure reviendra, car ce dernier saura prendre ses précautions; alors nous verrons si nos bons jésuites se défendent encore. Il a été dommage que quelques curés, très connus par leur propagande d'avachissement, ne soient pas venus, car nous aurions pu assister à un duel oratoire qui n'aurait pas tourné sûrement à l'avantage des ensoutanés.

A regretter aussi le prix d'entrée trop élevé pour un pays où les conférences habituelles sont gratuites. Et puis beaucoup de mineurs abrutis par la politique et l'alcool préfèrent porter leurs dix sous au mas-troquet, plutôt que de les donner à une œuvre d'éducation.

Mais qu'il me soit permis de faire une petite critique à une réplique de Faure qui vint nous dire que « La Ruche » était la seule entreprise de ce genre qui existait en France.

Ah ! mais alors, camarade Faure, et « L'Avenir Social », de Mademoiselle Verne, ne compte-t-il pas ? Il me semble que cette œuvre qui n'a pas les ressources de la « Ruche » est beaucoup plus intéressante, à ce point de vue qu'elle est plus pauvre et que l'on n'a pas pour la soutenir un talent d'orateur à sa disposition. Laissez l'égoïsme aux bourgeois et donnez la main à celle qui tout en étant votre concurrente, travaille au bonheur prochain de l'humanité, tout comme vous, par l'éducation des jeu-

nes générations qui seront les pionniers de la société nouvelle.

J. Blanchon.

ROANNE

Mouvement social

Une grève vient de se déclarer dans une tannerie roannaise, à laquelle la population ouvrière de notre cité ne s'attendait pas. En effet, d'après le renom que possédait ce bagne, beaucoup auraient parié que de longtemps encore la maison Desbenoit jeune et Cie, sise à Lafargue, n'aurait pas de conflit avec ses ouvriers. Et pourtant, maintenant, c'est un fait accompli : la grève est déclarée. Ces travailleurs pressurés par leurs exploiters, travaillant comme des forçats pour des salaires de famine, ont rompu la chaîne de servitude ; il faut dire aussi que le Syndicat des Cuirs et Peaux, par sa propagande intensive de ces derniers temps, a beaucoup contribué à faire comprendre à ces parias la honteuse exploitation dont ils étaient victimes ; qu'en restant à l'état d'isolement, sans solidarité entre eux, ils perpétuaient leur état de misère au bénéfice de leurs exploiters, lesquels à la place du cœur ont un coffre-fort.

Tout cela a ouvert les yeux des plus incrédules et la question du ventre a fait le reste ; la grande majorité est venue au syndicat quelques temps avant que le conflit éclatât. C'est justement cette course vers le groupement qui poussa les patrons à la provocation en arrêtant la mise en travail des peaux ; les ouvriers syndiqués flairant un piège, profitèrent de cette occasion pour envoyer un cahier de revendications pas trop chargé pourtant, puisqu'il demandait 9 fr. 05 d'augmentation de l'heure, la suppression du travail du dimanche (oh ! repos hebdomadaire sanctionné par une loi !), les heures supplémentaires payées moitié plus et celle de nuit payée double. Ceci pour éviter les abus. Comme on le voit, rien d'exagéré, et pourtant ce fut un refus brutal ; d'où conflit. A l'heure actuelle, les patrons ont déclaré le lock-out ce qui permet à ces travailleurs de se reposer n'ayant plus à faire la chasse aux renards, qui étaient au nombre d'une quinzaine.

Les grévistes sont résolus à ne pas rentrer sans avoir obtenu satisfaction. Ils ont adressé une proclamation à la population ouvrière par voie d'affiches, où ils expliquent les motifs du conflit et demandent aux travailleurs de les soutenir. Il faut espérer que cet appel sera entendu. Les ouvriers syndiqués ont décidé de verser le sou du franc sur leurs salaires. C'est là un bel exemple de solidarité ouvrière.

Je conclus en disant qu'il ne faut jamais désespérer d'organiser la classe ouvrière ; il est un moment où, poussée par les événements journaliers qui se produisent et les faits sociaux qui se déroulent, le travailleur courbé se relève. Je viens d'en donner un exemple.

F. Daidéri.

Communications

FEDERATION COMMUNISTE REVOLUTIONNAIRE

(Groupe des originaires de l'Anjou.)

Dimanche 10 décembre, à deux heures, salle du Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau

GRANDE FETE FAMILIALE

avec les concours des chansonniers révolutionnaires : Guérard, Léon Israël, Paul Paillette, Larrouy, Franck-Cœur ; Mmes Esther, Henri d'Alphand, de Sollic et de Mlle Jeanne Sauvage, mandoliniste ; des camarades Colladant, Henri d'Alphand, Fernandus, dans son répertoire, Marcel Gallay, dans les œuvres d'Avray, Guichard, Leblanc, baryton, etc., etc.

Au programme : Le Bon Apôtre, comédie en un acte de E. Guichard.

Julien (Guichard), M. Poire (A. Kerner), Marguerite (Mme de Sollic), un garçon de bureau (A. Kohler).

Entrée gratuite. Métro et chemin de fer de Ceinture : Ménilmontant.

Syndicat des Auteurs et Gens de Lettres. — Le vendredi soir, 8 décembre prochain à 8 heures et demie, 40, rue de Bretagne, dans la salle des fêtes du Restaurant coopératif : Grand meeting de protestation contre les dernières condamnations dont nos amis Hervé et Auroy viennent d'être victimes.

Réagissons, n'oublions plus les nôtres. Exigeons qu'on nous les rende. Nous le pouvons. Tous au meeting, vendredi prochain 8 décembre, 40, rue de Bretagne.

Orateurs inscrits à ce jour : Pierre Quillard, Sembat, Colly, Lauche, Jacques Dhur, E. Girault, Morange, Kress, Duffart.

Entrée : 0 fr. 30.

Le surplus de la recette dépassant le montant de la location de la salle sera employé à faire couler des listes de signatures protestant contre l'infâme condamnation de Granjoulou.

Par ordre : Le Secrétaire, H. ANTOINE.

Fédération révolutionnaire communiste du 18^e.

— Jeudi 7 courant à 8 h. 1/2, à la maison Communale 42, rue Doudeauville, réunion publique et contradictoire. — Conférence Unitariste Roan-naise, 37, rue de la République, grande conférence des listes de signatures protestant contre la classe ouvrière, leur déclaration de guerre aux syndicats révolutionnaires ; les discours de députés Ghesquière et Compère-Morel. Prendront la parole : André Girard, A. Mauraud,

Fédération révolutionnaire communiste du 18^e. — Dimanche 10 décembre à 2 heures, salle Roudier, 103, rue Belliard, causerie par Leydet sur la propagande révolutionnaire, partie de concert par des chansonniers et artistes révolutionnaires. Appel à tous les militants.

Groupe des Temps Nouveaux. — Samedi 9 décembre à 8 heures et demie du soir, salle du Bijou-Concert, 37, rue de la République, grande conférence des listes de signatures protestant contre la classe ouvrière, leur déclaration de guerre aux syndicats révolutionnaires ; les discours de députés Ghesquière et Compère-Morel. Prendront la parole : André Girard, A. Mauraud,

Groupe d'Etudes Sociales. — Samedi 9 décembre à 8 heures et demie, café Henri, rue du Pont-de-Fer, causerie par un camarade sur le syndicalisme.

Groupe d'éducation sociale. — Réunion dimanche 10 décembre à 2 heures et demie, bar du Dragon, 35, rue des Augustins, Jacks traitera : De l'individu et la société.

Pierre Dumas, de la Bataille Syndicaliste, M. Pierrot, Georges Durupt.

Entrée : 0 fr. 30.

Groupe de langue italienne. — Les camarades sont priés d'assister plus régulièrement et plus nombreux aux réunions du samedi, rue de Bretagne, salle 1. Samedi prochain 9 décembre à 8 heures et demie, on discutera d'une façon sérieuse et définitive des moyens pour intensifier notre propagande.

Venez nombreux.

Grand tournée E. Girault. — Premier itinéraire. — Les camarades, groupes ou syndicats de Rochefort, Barbezieux et Bordeaux sont priés d'envoyer de suite. Toutes les autres localités ont répondu.

Deuxième itinéraire. — Dax, Bayonne, Biarritz, Pau, Marmande, Condom, Nérac, Port-Sainte-Marie, Casteljalon, Marmande, Villeneuve-sur-Lot, Tonneins, Agen, Montauban, Toulouse, Villefranche, Castres, Bédarieux, Albi, Carmaux, Mazamet, Béziers, Pézenas, Agde, Cette, Montpellier, Nîmes, Vauvert, Brancœur, Arles, Salon, Aix et Marseille sont priés de se mettre de suite en rapport avec E. Girault (Bezons, S.-et-O.) pour l'organisation.

Groupe d'études et groupe néo-malthusien. — Samedi 9 décembre à 8 heures et demie, salle du premier étage, 157, boulevard St-Antoine, à l'Université Populaire, causerie controversée par L. Rolot, sujet traité : la science et les anarchistes. Invitation cordiale à tous.

Les camarades du 13^e sont informés qu'ils trouveront tous les journaux anarchistes au 37 du boulevard Diderot.

CORBEIL-ESSONNES

Groupe d'Education Libérale. — Réunion, samedi 9 décembre, à 8 heures et demie du soir, au siège du groupe, 11, boulevard de Paris, sous-sol, à Essonnes. Les camarades de la région désirant adhérer au groupe peuvent venir se faire inscrire le samedi soir ou le dimanche matin.

LEVALLOIS-PERRET

Groupe anarchiste. — Les copains sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu jeudi, 14, rue Cavé, Maison Commune, causerie par L. Rolot, sujet traité : la science et le mouvement révolutionnaire.

SAINT-DENIS

Groupe des « Temps Nouveaux ». — Réunion du groupe le dimanche 10 décembre à 10 heures du matin, buvette de l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines, St-Denis, causerie par le camarade Goldschmidt, du Club Anarchiste, sur « L'Impuissance Parlementaire ».

Groupe des amis de la « Bataille Syndicaliste ». — Dimanche 10 décembre à 2 heures, à l'Avenir Social, 47, rue des Ursulines, St-Denis, grande fête familiale au profit de la Bataille, concert avec les concours des camarades du groupe artistique syndical, causerie par le camarade Léon Clément : Contre l'exploitation de l'enfance, dans la famille, à l'école, à l'atelier.

Entrée : 0 fr. 50.

VILLENEUVE-ST-GEORGES

Groupe d'Etudes Sociales. — Samedi 9 décembre à 8 heures et demie, café Henri, rue du Pont-de-Fer, causerie par un camarade sur le syndicalisme.

Groupe d'éducation sociale. — Réunion dimanche 10 décembre à 2 heures et demie, bar du Dragon, 35, rue des Augustins, Jacks traitera : De l'individu et la société.

MARSEILLE

Le groupe international d'études sociales prévient les camarades désireux de parfaire leur éducation, qu'une causerie sera faite par un copain le samedi 9 courant à 9 heures du soir. Sujet traité : *Moi et l'état actuel*.

Rendez-vous habituel, bar de la Gerbe d'Or, lace du Change.

Comité de défense sociale. — Dimanche 10 décembre à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 63, allée des Capucines.

NIORT

Groupe d'éducation libertaire et néo-malthusien, rue Porte-Saint-Jean, 26, au fond de la cour, causeries et controverses tous les mardis et samedis à 8 heures et demie, le dimanche matin à 9 heures et demie.

Invitation cordiale à tous les copains.

SOUSCRIPTIONS

Pour l'œuvre de la P. R.

Anonymous (Orhéze), 2 fr. ; Anonymous (Gard), 0 fr. 50 ; Idem, 0 fr. 60 ; Un ami de Lyon, 5 fr. ; Pour répandre nos journaux, 0 fr. 20 ; Un instituteur couronné du Caillot 14 fr. ; L. M., terrassier, 0 fr. 80 ; Un griffon de Brest, son prêt, 1 fr. ; Charnassé (Lyon), 2 fr. ; Mangin (Bordeaux), 0 fr. 60 ; Un cheminot, victime de Briand, 3 fr. ; Lucien Révol (Macon), 5 fr. ; Ouvrier prends la machine, 0 fr. 40 ; Subliot, 0 fr. 30 ; Un instituteur syndiqué, 3 fr. ; Contre les lois scélérates, 1 fr. ; Un vieil anarcho, 0 fr. 50, Louis L., 0 fr. 30 ; Dame Dynamite, 0 fr. 40. Total : 31 fr. 20. — Merci à tous.

Pour le Libertaire

Jeunesse syndicaliste de Trélazé, 10 fr. ; C. D., 0 fr. 50 ; X. B., 0 fr. 50 ; Cotisation hebdomadaire, 0 fr. 50 ; Contre l'inquisition espagnole, 0 fr. 50 ; Un admirateur du Libertaire, 0 fr. 30 ; Collange, 0 fr. 25 ; J. Blanchon, 1 fr. ; E. Grenier, 0 fr. 50 ; G. Laplanche, 1 fr. ; X., 2 fr. ; X., 0 fr. 30 ; Collecte faite au groupe des T. N., par Lombard, 1 fr. 75 ; Rispail, 1 fr. ; Fradin, 0 fr. 50 ; Remis par Chabert, pour les camarades de Lyon, 4 fr. ; Mon professeur, 3 fr. ; Marburel, 0 fr. 50 ; Fonteneau de Brezons, 1 fr. ; Esche, 1 fr. ; Boudoux, 0 fr. 80 ; Alf. Charles, 0 fr. 50 ; Cotisation hebdomadaire, 0 fr. 50 ; Un libertaire, 1 fr. ; Un auvergnat, 0 fr. 40 ; R. Toselo, 1 fr. 50 ; Un groupe de mineurs révoltés de Carnavales, 4 fr. ; Rasclé, 1 fr. ; La précédente souscription des camarades de Bezons était de 5 fr. 75 et non de 5 fr. 25 comme il a été dit par erreur.

Petite Correspondance

BRIDAT. — Notre librairie est ouverte le dimanche jusqu'à midi, les autres jours jusqu'à 7 heures du soir.

BADIOL. — Il est indispensable que les convocations soient envoyées individuellement en raison de la distance qui sépare chaque rédaction.

Un camarade désire correspondre avec les copains d'Orléans (An) et avec les copains boulangers de Menn (Oise). Ecrire à Delorme, poste restante à Thiers (P.-de-F.).

Un camarade désire entrer en relation avec camarades agriculteurs pour fonder une association agricole.

Ecrire à Sinoi, 100, poste restante, Decazeville (Aveyron).

L'imprimeur-gérant : Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libertaire, 45, rue de la République, à Paris. La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago (Kropotkine).....	0 95	0 10
Aux jeunes gens (Kropotkine).....	0 10	0 15
La morale anarchiste (Kropotkine).....	0 10	0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine).....	0 10	0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine).....	0 25	0 30
Entre Paysans (Malatesta).....	0 10	0 15
Aux anarchistes qui ignorent (Ch. Albert).....	0 10	0 15
A. B. C. du libertaire (Lermine).....	0 10	0 15
L'Anarchie (Malatesta).....	0 15	0 20
L'Anarchie (A. Girard).....	0 05	0 10
Evolution et Révolution (E. Recus).....	0 10	0 15
Arguments sociaux (S. Faure).....	0 20	0 25
La question sociale (S. Faure).....	0 10	0 15
Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure).....	0 15	0 20
Organisation, initiative, cohésion, (Jean Grave).....	0 10	0 15
Le patriotisme par un bourgeois, suivi des Décrets d'Emile Henry	0 15	0 20
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam	1 25	1 30
Rapports au congrès antiparlementaire	0 50	0 60
Les déclarations d'Elievan	0 10	0 15
Le Communisme et les passeurs (Chapelier).....	0 10	0 15
L'esprit de la Révolution (Kropotkine).....	0 10	0 15
Les communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. I.).....	0 10	0 15
Le communisme et l'anarchisme (E. S. R. I.).....	0 10	0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat.....	0 10	0 15
La chair à canon (Manuel Devaldes).....	0 15	0 20
Aux conscrits.....	0 05	0 10
Le Militarisme (Fischer).....	0 10	0 15
L'antimilitarisme (Hervé).....	0 10	0 15
Colonisation (Jean Grave).....	0 15	0 20
Contre le brigandage marocain.....	0 15	0 20
Méfier militaire (Girard).....	0 15	0 20

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTAIRE, etc.)

Le syndicalisme révolutionnaire (Griffuelhes).....	0 10	0 15
Pages d'histoire socialiste (Tcherkesoff).....	0 25	0 30
La Loi des salaires (J. Guesde).....	0 10	0 15
Le droit à la paresse (Lafargue).....	0 10	0 15
Boycottage et sabotage.....	0 10	0 15
Le Machinisme (Jean Grave).....	0 10	0 15
Grève et sabotage (Fortuné Henry).....	0 10	0 15
L'A B C syndicaliste (Georg. Yvelot).....	0 10	0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettelbladt).....	0 10	0 15
Mystification pacotille et solidarité prolétarienne (Stachenberg).....	0 10	0 15
Les maisons qui tuent (M. Petit).....	0 10	0 15
Le salariat (Kropotkine).....	0 10	0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave).....	0 10	0 15
Le Syndicat (Pouget).....	0 20	0 30
Les lois scélérates.....	0 05	0 10
La grève générale (Aristide Briand).....	0 10	0 15
Syndicalisme et Révolution (Docteur Pierrot).....	0 10	0 15
Le parti du travail (Pouget).....	0 10	0 15
Le remède social (Hervé).....	0 10	0 15
Le désordre social (Hervé).....	0 10	0 15
Vers la Révolution (Hervé).....	0 10	0 15

POLITIQUE ET SOCIALISME (Ch. Albert).....

L'illusion parlementaire (Laisant).....	0 10	0 15
Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave).....	0 10	0 15
La grève des électeurs (Mirbeau).....	0 10	0 15
L'école antichambre de caserne et de sacristie (Janvion).....	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (Séb. Faure).....	0 15	0 20
La femme dans les U. P. (E. Girault).....	0 15	0 20
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf).....	0 50	0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffuelhes).....	0 10	0 15
L'action directe (Pouget).....	0 10	0 15
Les bases du syndicalisme (Pouget).....	0 10	0 15
Les métiers qui tuent (L. et M. Bonneff).....	0 70	0 75
Les Prisons (Kropotkine).....	0 10	0 15
Les Prisons Russes (Vera Figner).....	0 15	0 20
BROCHURES DE L. ET M. BONNEFF : Les terrassiers, les Employés de magasin, les Boulangers, les Cheminots (2 vol.), les Pêcheurs bretons, les Postiers, les Travailleurs du restaurant : chaque brochure.....	0 15	0 20
La démocratie et les financiers (E. Delaisi).....	2 »	2 35

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'un croyant (Sébastien Faure).....	0 15	0 20
Nos Seigneurs les Evêques (Hanriot).....	0 05	0 10
Fin de la congrégation, commencement de la Révolution (Gohier).....	0 10	0 15
La peste religieuse (Jean Most).....	0 10	0 15
Entretiens d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot).....	0 10	0 15
Dieu n'existe pas (D. Elmasian).....	0 05	0 10
Le Nifant (incombustibilité de l'âme).....	0 05	0 10
La panacée-révolution (Jean Grave).....	0 15	0 20
Justice (Fischer).....	0 15	0 20
Les Incendiaires, poème (E. Vermesch).....	0 10	0 15
L'éducation de demain (Laisant).....	0 15	0 20
L'amour libre (Mad. Verne).....	0 10	0 15
L'immoralité du mariage (Chaughli).....	0 10	0 15
Pages choisies d'Aristide.....	0 15	0 20
Opinions subversives (Clemenceau).....	0 15	0 20
Les Hommes de révolution (Michel Lévy).....	0 10	0 15
Zévaos, Jean Jaures, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, La livraison.....	0 10	0 15
Vers la Russie libre (A. Ballard).....	0 05	0 10
La Hiérarchie des pouvoirs (Père La Barbes).....	0 05	0 10
L'Anarchie et l'Eglise (E. Reclus).....	0 10	0 15
A bas les morts (Girault).....	0 05	0 10
Les revendications du sexe féminin (Gayvallet).....	0 10	0 15
La guerre qui vient (E. Delaisi).....	0 25	0 30
Contre l'escroquerie des retraites (G. G. T.).....	0 05	0 10
Comment on devient compagnon du devoir.....	0 20	0 25

CHANSONS

Le Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson.....	0 15	0 20
En Normandie, chanson (M. Verne).....	0 10	0 15
Berceuse, avec musique (Madeleine Verne).....	0 20	0 25
Chansons de Ch. d'Avray.....	0 20	0 25
Chaque chanson.....	0 20	0 25
Chansons de Lanoff, chaque chanson.....	0 20	0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafranca.....	0 10	0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments).....	0 10	0 15
Vues de l'avenir social (12 cartes).....	0 75	0 95
Vues de la Ruche (12 cartes).....	0 75	0 95
Portraits des terroristes russes : Guerchouni, Sazonoff et Bogdanov, chaque.....	0 10	0 15

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkine).....	1 »	1 40
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave).....	2 75	3 25
La Conquête du Pain (Kropotkine).....	2 75	3 25
Anarchisme (Elzabacher).....	3 »	3 50
Les paroles d'un révolutionnaire (Sébastien Faure), nouvelle édition.....	1 25	1 75
La Révolution et l'Idéal anarchique (Eliette Reclus).....	2 75	3 25
Guvres de Bakounine, I, II, III et IV : chaque volume du Temps, grande conférence des listes de signatures protestant contre la classe ouvrière, leur déclaration de guerre aux syndicats révolutionnaires ; les discours de députés Ghesquière et Compère-Morel. Prendront la parole : André Girard, A. Mauraud,	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave).....	2 75	3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour).....	3 »	3 50
Temps futurs, Socialisme Anarchique (Naquet).....	2 75	3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit).....	2 75	3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen).....	2 75	3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato).....	2 75	3 25
Le Socialisme en danger (Domela).....	2 75	3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon), préface de Naquet.....	3 »	3 50
Références, références (P. Grave).....	2 75	3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon).....	2 75	3 25
Reflexions sur l'individualisme (Devaldes).....	0 80	1 »

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME